

A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC  
E. SUE - J. SANDEAU - O. FEUILLET  
H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY  
G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

HUGO - G. SAND - A. DE MUSSEY  
F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR  
A. DUMAS FILS - L. GOZLAN  
E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.

# LES BONNS ROMANS

L. DUMONT. SC.

## SOMMAIRE

LE BATARD DE MAULÉON, par ALEXANDRE DUMAS.  
MONT-REVÊCHE, par GEORGE SAND.  
LE PELOTON DE FIL, par ROGER DE BEAUVOIR.



Inondée de sang, Aïssa s'évanouit. — Page 434, col. 2.

## LE BATARD DE MAULÉON

PAR

ALEXANDRE DUMAS (1)

LVI

LA BAGUE DE MARIA ET LE FOIGNARD D'AÏSSA.

Le pied de Mothril avait effleuré bien légèrement la terre lorsque dona Maria crut entendre remuer dans la chambre. Mothril avait ôté ses sandales pour venir jusqu'à la tapisserie écouter ce qui se tramait contre lui.

La révélation du secret d'Aïssa l'avait pénétré de crainte et d'horreur. Que dona Maria eût pour

lui de la haine, il n'en doutait pas; qu'elle cherchât à le perdre en dénigrant sa politique, en dévoilant son ambition, le More en était certain; mais ce qu'il ne pouvait supporter, c'était l'idée que don Pedro devint indifférent pour Aïssa.

Aïssa, fiancée à Mauléon, Aïssa, déchue de sa pureté précieuse, devenait pour don Pedro un objet sans charme et sans valeur: et ne plus tenir don Pedro par l'amour d'Aïssa, c'est perdre le lien qui retient un coursier indompté.

Encore quelques moments et tout cet échafaudage si péniblement élevé s'écroulait. — Aïssa, sûre d'être protégée, venait avec sa compagne révéler à don Pedro le secret tout entier... Alors dona Maria reprenait tous ses droits, alors Aïssa perdait les siens, alors Mothril, honteux, honni, chassé, maltraité comme un misérable faussaire, prenait, avec ses compatriotes, le funèbre chemin de l'exil; en admettant qu'il ne fût pas poussé tout d'abord dans la tombe par cet ouragan de la colère royale. Voilà donc ce qui se déroula aux

yeux du More pendant que Maria parlait à don Pedro, et que ces paroles tombaient une à une comme des gouttes de plomb fondu sur la plaie vive de cet ambitieux.

Heletant, éperdu, tantôt froid comme le marbre, tantôt brûlant comme le soufre en ébullition, Mothril se demandait pourquoi, la main sur un poignard fidèle, il ne tuait pas d'un seul coup le maître qui écoutait et la révélatrice qui parlait; c'est-à-dire pourquoi il ne savait pas sa vie et sa cause.

Si don Pedro eût eu près de lui un autre ange gardien que Maria, cet ange n'eût pas manqué de l'avertir en ce moment qu'il courait un danger terrible.

Tout à coup le front de Mothril s'éclaircit, la sueur en tomba moins abondante, moins glacée. Deux mots de Maria lui avaient ouvert la voie du salut en même temps que l'idée du crime.

Il la laissa donc achever tranquillement; elle put dire toute sa pensée à don Pedro, et ce n'est

(1) Tous droits réservés.